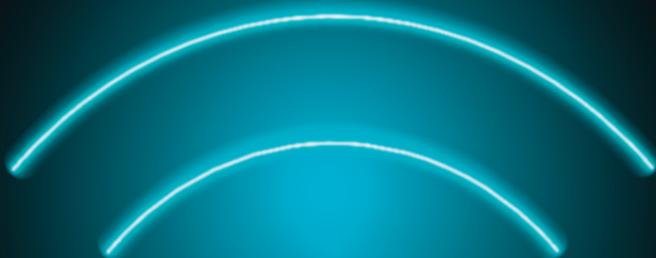


MATTHIEU
SIMARD

STANKÉ

UNE FILLE
PAS TROP
POUSSIÉREUSE



Edwin avec deux t



Je vous fais une confidence : *plenty of fish in the sea*, ça fonctionne pas mal moins quand les poissons sont morts. C'est que, voyez-vous, je ne suis pas du genre à aborder une fille à moitié décomposée qui flotte entre des bouteilles vides au milieu de l'océan. De toute façon je ne sais pas nager alors je reste sur le rivage.

J'erre en silence (c'est le bonheur), j'observe les embruns s'emparer du ciel, mes joues fouettées par le poudrin malodorant, et je pense aux séduisantes des quatre dernières années, disparues depuis. Tout le monde meurt tout le temps, mais encore plus depuis la fin du monde.

C'est l'après-midi, je crois. Le soleil nous a brisé le cœur depuis longtemps, lui aussi. Je me laisse tomber sur le sable (seul), les yeux dans l'eau, Hélène things you do et tout le tralala, vous feriez quoi à ma place ? Chanter ? Plonger dans l'eau ? Ouvrir une chaise pliante et compter les moutons sur les vagues jusqu'à ce que de battre mon cœur s'arrête ? Je ne sais plus.



Quel quatrième mur ? On est à la plage.



Ce roman commence par la fin. Par ce moment sur le bord de la mer, en l'an 4 après J.C., alors que j'ai le cerveau empêtré dans mes histoires de cœur du passé récent. Il commence par une éphémère solitude.

Je suis occupé à contempler mon isolement, à me remémorer les amours évaporées, quand je la vois au loin qui marche vers moi, une silhouette aussi floue qu'inespérée, et déjà je sais que je passerai le reste de ma vie avec elle. Un peu parce qu'elle est jolie, mais surtout parce qu'il ne me reste que quelques heures à vivre. On a le romantisme qu'on peut.

J'ai eu peur un moment de rester seul pour la fin, de n'avoir rien à saluer, d'un dernier soupir que personne n'entendrait. Ça n'aurait pas été la fin du monde, j'aurais survécu à ma mort en solitaire, mais savoir que cette ravissante inconnue m'accompagnera jusqu'au bout a quelque chose de rassurant.

Elle avance lentement, pieds nus, les yeux crazy-glués à l'horreur bucolique des nuages gorgés de suie, fondus dans la mer. Sa démarche rappelle les plus formidables top-modèles, sans doute à cause de l'anémie, d'une fracture du bassin mal soudée, de son

corps disloqué par l'humidité. Du sable sous ses pieds. Elle a de longs cils gris et le visage squelettique, belle comme une pierre précieuse qu'on aurait polie trop longtemps, aiguisée et sauvage, dix-sept ans peut-être, vingt avec un peu de chance, les orbites crevassées de sel, la colère dans chaque déhanchement, l'impression d'une gomme dans sa bouche mais je sais qu'elle ne fait que mordre sa langue pour ne pas avoir mal ailleurs.

Il n'y a plus beaucoup de bonheur, ici.

Les vagues de la marée montante s'agrippent aux algues mortes pour mieux nous envahir. Avec le jour qui s'est levé, les coyotes, les loups et les vautours ont disparu. Il ne reste qu'un chien, au loin, qui renifle la carcasse d'une mouette. Chaque bruit fait sursauter ma top-modèle, chaque fracas de l'eau sur le sable attire son regard. Elle est horrible et magnifique, sale, difforme et séduisante, et je suis tout aussi sublime. Il y a longtemps que la beauté n'existe plus, ici.

Elle ne m'a pas encore vu.



Je crois qu'elle a eu peur du chien. Que c'est pour ça qu'elle s'est approchée de moi quand elle m'a entendu tousser, que c'est pour ça qu'elle s'assoit en silence à mes côtés, comme si les angles aigus de mes os qui dépassent de partout pouvaient servir d'épouvantail canin. Ou de distraction. S'il s'approche en aboyant,

elle me lancera vers lui, nonosse, good boy, je ne sais pas.

Nous aurions pu, avant, être un tableau de chambre de motel. Assis côte à côte à contre-jour comme si nous nous connaissions depuis toujours, sur la plage comme les couples d'autrefois qui venaient respirer l'océan devant un coucher de soleil, comme les fins de soirée chaudes qui se terminaient en orgasmes simultanés sur du Kenny G, comme la douceur du sable fin qui massait chaque pore, et l'odeur, et le chant des vagues, et le goût d'une lèvre trempée dans la coupe de champagne. Comme. Mais nous sommes les débris d'un effondrement.

Elle ne me parle pas. Elle tremble. Il fait froid depuis un an. Elle porte un vieux Canada Goose par-dessus un vieux North Face par-dessus trois cotons ouatés d'Humeur Design et malgré tout c'est sa maigre qui frappe le regard. Dix pouces d'étoffe et de plumes ne suffisent pas à la rembourrer, ses pommettes affûtées prennent toute la place – et si je me crevais un œil en me collant sur elle ? Je ne suis pas mieux. Ni en épaisseur de tissu ni en indice de gras corporel. Je porte les manteaux de cinq hommes plus gros que moi, un foulard détricoté par les années. Je tousse.

Nous partagerons sur ce sable noir les restes de nos vies, froids, il y a longtemps que les micro-ondes ne fonctionnent plus. Nos épaules se touchent mais à travers les couches de nylon et de duvet nous ne sentons rien. Il est peut-être l'heure d'un coucher de soleil, peut-être quelque part sur terre reste-t-il une bouteille de champagne, et c'est alors que, cue le violoncelle,

elle retire sa mitaine, me fait signe de retirer la mienne. Nos doigts s'effleurent, un fragment de chaleur. Elle prend ma main. J'ai l'auriculaire dans le vide parce que le sien a été amputé.

Les minutes s'effritent à nos pieds, la mer grappille quelques centimètres quand nous ne regardons pas. J'essaie de ne pas m'endormir mais je suis si bien, nous sommes si paisibles. Il faut que je lui parle.

— C'est quoi ton nom ?

— Eve.

— Yves ?

— Yes. Eve. What's yours ?

Je vais devoir sortir mon plus bel accent anglais pour la séduire. Ou me taire. Les deux sont bons.



J'aurais aimé avoir un nom fictif. Quelque chose de sexy, ou d'exotique, Blake Speedracer, Horacio Pantera, Ophélie Winter, Killer Demons. Un nom fictif, une autre vie, peut-être me réveiller dans une galaxie far far away, j'aurais aimé être ailleurs pour ne pas être ici. Mais je m'appelle Matthieu Simard. Comme l'auteur ? Oui, comme l'auteur. La fin du monde a ça de curieux : elle nous confronte à nous-mêmes, comme un miroir qui ne cesse de craquer, et nous finissons par ne voir que nos défauts d'avant, tous les travers des enfants gâtés que nous étions, toutes les fissures dans le confort que nous n'avons plus, le mauvais et

le laid que nous étalions dans chaque geste écourté, nos manies modernes qui nous poussaient à vouloir tout voir le moins longtemps possible, *veni vidi selfi*. À force de nous rappeler le laid que nous avons été, nous voulons ne plus être nous, à la fin. Nous voulons être ce que nous aurions dû être, mais il est trop tard pour le devenir.

(Je sais bien que ce n'est pas très réjouissant, tout ça. Mais vous essaieriez, vous, de commencer une histoire de fin du monde par la fin sans tomber dans le sombre. Hein.)



— I'm Horacio Pantera.

— Really?

— No. I'm Matthieu. With two Ts.

— I don't care about that.

— Moi non plus.

Il y a dans les yeux de Presqu'Yves le poids de tous les haltères que les musclés ont soulevés au fil des années au Pro Gym sur Hochelaga. Le regard dumbbell de celle qui n'a nulle part où regarder mais qui aurait trop honte d'espérer devenir aveugle. Nous partagerons ce vide jusqu'à nos fins.

Il pleut de ces gouttes noires huileuses qui sont apparues il y a presque deux ans. J'essuie mon front, elle le sien. Entre les tissus percés et la laine humide, frigorifiés, nous observons l'agonie, en vagues

étouffantes, nous engloutir une chair de poule à la fois. Presqu'Yves serre ma main le plus fort qu'elle peut. Je colle mon épaule contre la sienne. L'intimité funéraire. Un rare frisson qui ne naît pas du froid ou de la maladie. Ce n'est pas de l'amour mais nous ferons comme si.

Devant, les cadavres roulent parmi les rebuts d'océan. Jusque dans la mort j'aurai manqué d'imagination : des feux de joie éteints par dizaines, des restes humains autour, ils sont tous venus finir leurs jours près de l'eau, un dernier geste mou pour croire que tout ça veut dire quelque chose, une dernière tendresse moelleuse, une dernière solitude collective. Leur romantisme théâtral m'écoeure, un grand rôle de décomposition, je ne suis pas différent, je suis venu ici pour le symbole, l'horizon, il faut de l'eau pour qu'il y ait de la vie, je me rends compte de mon ridicule, ça ne veut plus rien dire, lights out, rideau, ovation coucée, et on salue la face dans le sable. J'éclate de rire.

Presqu'Yves sursaute. Elle sourit. Il lui manque une seule canine. Chanceuse. Je ris toujours, les yeux devant, je soubresaute. Elle me pousse de l'épaule.

— Are you drunk ?

— Non. I miss it, though.

L'alcool s'est bu dès les premiers mois, parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire que boire. Il y avait à cette époque une euphorie, je vous raconterai, un plaisir de vivre le différent, c'était après le chaos du début et avant l'essoufflement de la fin, les gens ont fait la fête pour célébrer le fait qu'il se passait quelque chose.

— Yeah. Me too.

— Good times.

— Yeah.

Entre les ossements et les chairs moisies mâchées par les animaux, des centaines de bouteilles vides se bercent sur les airs de la mer. Quelques tintements quand elles se touchent. Des bouteilles de vin, de bière, de scotch, par centaines échouées pour nous rappeler que les lendemains de brosse étaient mémorables, que la fête dans le noir des premiers temps avait installé la bonne humeur, la joie, l'amour qui allaient s'imprimer sur les années suivantes.



Presqu'Yves n'a pas bougé depuis trop longtemps. Nous attendons que l'autre fasse quelque chose, un geste de plus, un déclencheur, un mot, une balle dans la tête. Je n'ai jamais été très habile dans les premiers pas, j'ai appris à attendre. Alors j'attends. Je serre sa main un peu plus fort qu'elle. J'ai peur qu'elle me lâche.

Elle baisse la tête, expire du sang, grelotte. Il y a du verglas dans ses poumons. De sa main libre, elle agrippe mon visage et le tire vers le sien. Elle m'embrasse comme si j'étais son premier, lèvres maladroites et langue hésitante, elle goûte le métal et mes paupières s'éteignent. Je pose ma main sur sa nuque. Nous étions assis nous sommes couchés, l'un sur l'autre mélangés au ciel et au sable. Nos langues se

sont soudées pour que ça n'arrête jamais. Nos mains immobiles sur nos joues engourdies.

Si nous étions dans un chalet, feu de foyer, Doritos, coupe de vin et Tom Jones, les années par dizaines devant nous, si l'électricité, le soleil, l'eau courante, la santé, la nourriture, si tout ça existait encore, j'en resterais là, mes lèvres attachées aux siennes, à peine mes doigts dans ses cheveux, je goûterais cette douceur jusqu'au lendemain. Mais la santé nous échappe depuis trop longtemps et nous n'avons pas le loisir d'étirer nos envies. Je saisis la fermeture éclair de son manteau du dessus, une pause, « yes », souffle-t-elle, je la déshabille, me déshabille, une épaisseur à la fois en alternance, jusqu'à ce que nous soyons nus et que, pendant une fraction de seconde avant que nous nous aimantions, je puisse l'admirer.

Je croyais que la beauté n'existait plus ici mais c'est pourtant ce qu'elle est. La beauté. Ses hanches sail-lantes qui me serrent comme un étau. Le fossé de ses joues. Le noir de ses yeux. Ses jambes tremblantes qui cherchent un refuge dans le sable. Son flanc creusé par la faim, courbé comme un deuxième service de Stefan Edberg. Sa bouche fissurée. Sa chaleur congé-lateur. La beauté.

Nous faisons l'amour en grimaçant de douleur, nos blessures d'apocalypse résonnent dans nos os, les fractures oubliées éclatent en nous, les muscles déchirés par le froid, mais rien de tout ça ne compte en ce moment.

Nos corps érodés s'unissent, heureux d'en finir de cette façon. Nous avons l'extase difficile et l'amour

endolori, mais parmi les cadavres nous vivons notre plus belle fin du monde, celle que nous n'osions plus espérer.

Elle jouit. Ses ongles dans ma peau bleuie. Je jouis. Nous toussons, un peu de sang, de l'arythmie, la toux, encore, depuis quatre ans la toux.



Nous n'allons pas nous rhabiller. Même pas nous couvrir. Nous sommes venus ici pour mourir, si c'est d'hypothermie, ce le sera. Presqu'Yves ne m'attendra pas, déjà sa respiration s'effrite. Enlacés comme ce couple de la photo, ces squelettes morts en Grèce il y a six mille ans, nous commençons déjà à nous fondre à la roche. Je glisse le dos de mes doigts sur sa joue, elle tente un sourire mais n'y parvient pas. Nous serons ce couple grec, de toutes les générations passées qui nous habitent, ce couple réincarné en nous. L'amour fossilisé dans le sable durci par les millénaires à venir, ils diront que nous avons l'air amoureux, ils se tromperont à peine.

Presqu'Yves cesse de respirer. Son sang ralentit sous sa peau, s'immobilise, gèle.

Ce n'est pas la première fille à mourir dans mes bras. On ne s'habitue pas. J'aurais préféré que ce soit moi, cette fois-ci.

Je tiendrai son corps contre le mien jusqu'à ce qu'il refroidisse. Et nous nous effacerons, polis par le vent.



Quand j'avais trente ans, j'avais un chien. Le poil noir, une tache blanche près du museau, la peur des écureuils, le bonheur de se faire cajoler par les jeunes filles que nous croisions au fil de nos promenades dans la Petite-Patrie. C'était il y a quinze ans, quand l'apocalypse n'était qu'une inspiration pour nos costumes d'Halloween.

Mon chien s'appelait Edwin, comme le chanteur dont vous ignorez l'existence. À ce moment-là, j'écou-
tais en boucle, parce que je n'avais pas de goût, sa
chanson *Alive*, que j'avais téléchargée sur LimeWire et
dans laquelle il répétait *ain't it good to be alive* en traî-
nant maladroitement des cordes vocales. À l'époque,
ça me parlait beaucoup, moi qui avais passé mes trente
premières années avec une veste de flottaison mal
ajustée, moi qui commençais à peine à apprécier le
simple fait de respirer. *Ain't it good to be alive*, et je
répondais oui en flattant le chien.

Aujourd'hui, je ne saurais pas quoi répondre. Pres-
qu'Yves éteinte contre moi, j'ai peine à sentir mon
cœur battre. *Ain't it good to be alive*, me niaises-tu ?
Je préfère penser à mon Edwin aux poils noirs qu'à
la chanson.

Sur la plage, le chien désapprivoisé a quitté la
mouette qui l'intéressait plus tôt. Il s'approche de moi.
Il ressemble à Edwin, mon chien pas le chanteur, sans
la tache blanche près du museau. Il me fixe dans les
yeux. Il grogne, je serai sa chair fraîche du jour.

Il s'approche lentement, puis se plante devant moi.
Il attend, la gueule entrouverte, le souffle court. Je n'ai pas la force d'avoir peur.

— Le premier qui survit mange l'autre, OK ?

— Wouf.

La grande évasion



Les filles que j'ai connues entre le début de la fin du monde et la fin de la fin du monde n'ont pas toutes été comme Presqu'Yves. La plupart n'étaient même pas mortes. Certaines étaient moins décrépites, souvent plus complètes que moi. Il y en a eu une dizaine, j'aimerais m'en vanter mais je n'ai pas plus de mérite que de charisme. Elles ne s'amourachaient pas de moi, ce n'était pas comme ça que ça fonctionnait. Elles esquivait la fin, cette fin qui en nous pourchassant nous incitait à nous rapprocher les uns des autres. Nous étions un tas difforme de solitudes amalgamées.

Une dizaine, mais au commencement, quand presque tout s'est effondré, j'étais seul, célibataire depuis deux jours. Je n'avais même pas encore eu le temps d'écrire un profil drôle-pas-drôle sur Tinder. Seul dans une petite maison, avec beaucoup trop de victuailles, beaucoup trop d'eau potable en grosses bouteilles de plastique, soixante-douze rouleaux de

papier hygiénique, sept cents cubes de bouillon de poulet, et une caisse de virgules d'Oxford.

La fin du monde aurait été différente si nous n'étions pas allés au Costco deux jours plus tôt, un mardi matin de juin, Julie et moi.



De toute ma vie, je n'ai jamais rapporté une cassette VHS au Blockbuster sans l'avoir rembobinée. Je suis ce genre de citoyen dompté qui saute chaque fois en plein centre du cerceau en feu. Je me disais que la salle de torture des clubs vidéo devait être bien équipée, des clous rouillés, des pinces rouillées, des scies à chaîne rouillées, et j'ai toujours eu peur du tétanos alors je rembobinais chaque fois la cassette.

Je savais qu'un jour j'en récolterais les fruits. Je rembobine comme un dieu. Checkez ça. Moins douze ans d'une shot.

Nous sommes dans le stationnement du Funtropolis à Laval, en l'an 8 avant J.C. (le Jeudi Cinq – vous ne pensiez quand même pas, au début de l'autre chapitre, que ça se passait il y a deux mille ans?). C'est la première fois que je vois Julie. Les deux fois précédentes ne comptent pas, parce qu'elle ne m'a pas vu ces fois-là, et quand nous allons raconter l'histoire de notre rencontre à nos hamsters, je voudrai que notre coup de foudre soit concomitant.

La première fois, donc. Dans le tumulte des voitures qui s’extirpent ou se glissent entre les lignes blanches, Julie a de la misère à contrôler ses deux neveux hyperactifs. Moi, je viens d’acheter douze mètres de corde à linge. Nous sommes faits l’un pour l’autre.

Mais avant même que je commence à attacher les turbulents à un poteau, un Yukon Denali recule sans se soucier de son environnement, directement vers la tête d’un des deux petits. Aux prises avec l’autre, Julie ne voit rien venir, que le ciel qui poudroie et l’herbe qui verdoie, si bien que c’est à moi de jouer au superhéros, moi qui suis davantage du genre figurant coupé au montage, plus mâle rococo que mâle alpha. Je bondis telle une gazelle amputée de trois quatre membres, roulant avec (pas de) grâce vers le garçon, que j’attrape par la manche. Le Yukon le frôle mais ne l’estropie pas. J’ai un genou dans une flaque de Prestone et une main étampée de garnotte quand je lève les yeux vers Julie, qui bée de la bouche. Je la salue. Notre rencontre comme dans les contes d’hydro, le gars, la fille, l’électricité dès le premier regard. Elle s’approche de moi, empoigne le bras de son neveu fraîchement sauvé, hésite entre l’engueuler et me remercier. Je me relève en laissant échapper un léger grognement, elle pense que c’est mon acrobatie qui m’a meurtri, elle ignore que je suis déjà à l’âge où on ne se lève jamais sans produire quelque bruit involontaire.

— Tu viens souvent ici ? ne me demande-t-elle pas.

— Seulement quand t’es là, ne bullshit-quétainé-je pas non plus.

Nous restons donc là en silence, nous imaginant chacun de notre côté la conversation qui devrait avoir lieu. Les scénarios inventés se jouant à une vitesse bien plus grande que la réalité, nous remarquons à peine la fraction de silence entre nous. Puis TDAH tire les cheveux de Trouble de l'opposition, et le petit flottement surréel qui s'était installé entre Julie et moi s'évapore devant le flot de larmes qui transforme le stationnement en océan.

Julie traîne ses neveux sur le trottoir de béton qui longe la bâtisse, les sourcils en V et la poigne virile. Je les suis en comprenant fort bien que j'ai l'air d'attendre des remerciements, mais c'est plus fort que moi, il y a chez Julie toute la limaille de fer qui m'attire, je m'approche, l'aimant. Elle se tourne vers moi au ralenti et en noir et blanc, me sourit en gros plan. Nous ne disons rien, il se passe quelque chose mais nous n'osons pas le couvrir de mots.

Peut-être que nous évitons de parler parce que nous craignons de ne pas aimer la voix ou l'accent de l'autre, les diphtongues ou les sacres, le choix des mots, un zozotement, un sifflement, une dent croche. Peut-être que nous avons peur de notre propre voix. Peut-être aussi que seule la proximité de nos peaux suffit.

Nous ne dirons rien pendant une dizaine de minutes et nous passerons les huit années suivantes ensemble.

Cette suite, les années qui couleront, c'est le genre de choses que je n'ai plus envie d'écrire. Une relation ordinaire qui mène au Costco. Du bonheur, surtout : nous regarderons des feux d'artifice un soir d'été,

tenterons le kayak de rivière une seule fois, grave-rons « Julie + Matthieu quatrever » sur une table de pique-nique dans un rest area entre une ville et une autre aux États-Unis, survivrons aux crevasses, traverserons les hivers, plierons des draps contour.

Tout ça jusqu'au Costco, un mardi matin de juin, deux jours avant J.C., alors que nous n'avons besoin de rien. Mais nous savons que nous trouverons quelque part sur cette grande surface des choses si nombreuses qu'elles nous forceront à penser outside the box. Besoin de rien, mais peut-être de ceci, et pourquoi pas de cela, et pourquoi cette dame laisse-t-elle traîner son panier en plein milieu de l'allée pendant qu'elle regarde la pile de cahiers à colorier pour adultes, fuck you mandalas, je dépasse tout le temps.

— Je pense que ça nous prendrait une mijoteuse, annonce Julie.

— On en a déjà une. Pis on s'en sert jamais.

— Oui mais elle fonctionne mal. C'est pour ça qu'on s'en sert pas. Ça finit toujours super sec.

— C'est pas ça la fonction d'une mijoteuse ? Sécher la bouffe jusqu'à ce que ce soit pus mangeable ?

— C'est pas supposé. Si Ricardo a fait deux livres là-dessus, ça doit pouvoir être bon.

— Je te parie que Ricardo a jamais fait un plat à la mijoteuse chez lui.

— Oui mais ça serait pratique. On prépare ça avant d'aller travailler, quand on revient c'est prêt.

— C'est justement ça qui me tente le plus, moi, faire saisir une longe de porc avant de déjeuner.

Julie fronce les sourcils, je me tais. Depuis des mois, nous ne gagnons pas. Des centaines de discussions, parfois des engueulades, des chicanes, des frictions, et jamais d'arbitre pour nous dire qui gagne, pas de match nul non plus, que le silence, l'abandon, chacun retourne dans sa tanière.

Ce n'est donc pas parce qu'elle a gagné que je dépose dans le panier la mijoteuse dernier cri trouvée dans l'allée des chaises de bureau. C'est parce que nous sommes fatigués. Je ne crois pas que notre couple survivra longtemps.



Depuis des semaines, Julie est distante. Bête, froide, méchante au moins autant que moi. Dans l'auto, nous ne prononçons pas un mot. Je pense que si je parlais ce serait pour l'insulter, l'espoir d'un défibrillateur, me disant qu'une réaction vaut mieux que le vide, mais ce n'est pas vrai. Nous nous éloignons au fil du vide de nos journées. Nous ne disons plus rien qui ne soit pour contredire l'autre, alors nous ne parlons presque plus. Un jour nous voulions des enfants, puis nous n'en voulions plus, la distance, le temps, nous n'en avons plus pour très longtemps. Nous nous laissons dépérir et je ne fais pas grand-chose pour contrer le courant : je suis davantage bois mort que saumon.

Je ne suis pas pressé de rentrer à la maison. Je sais qu'il y aura une engueulade. Je ne sais pas encore

pourquoi, ni précisément quand, mais nous crierons un peu, soupirerons, l'air dégoûté de l'autre. Puis comme chaque fois que le ton monte, Julie se réfugiera dans la cuisine pour manger du yogourt avant qu'il soit trop tard, la date de péremption comme refuge, l'apocalypse laitière si on la dépasse. La petite cuillère pour sauver le monde d'une explosion nucléaire à 2 % de matières grasses.

Nous n'avons pas d'enfants mais nous avons deux mijoteuses.



Je range la nouvelle mijoteuse à côté de l'ancienne, dans mon bureau parce que la cuisine est trop petite, pendant que ma rugueuse moitié s'observe le nez dans la salle de bain.

— Julie ?

— Oui ?

— C'est parce que c'est exactement le même modèle.

— Quoi ?

— La mijoteuse. C'est la même. On a acheté la même crisse de marde.

— Ben non...

— Comment ça, ben non ? Je l'ai dans la face, là.

— T'es don' ben insignifiant. Pourquoi tu l'as prise, d'abord ?

— C'est toi qui la voulais...

Nous nous rejoignons dans le salon pour nous dire des bêtises pendant une demi-heure. Il n'y aura pas de gagnant, mais ce soir les couteaux sont plus durs, les mots plus acérés, les coups plus vicieux. Nous nous égratignons au sang, cicatrisons à moitié comme chaque fois, mais il restera une goutte sur chacun de nos corps qui ne coagulera pas, comme un point final qu'il faudra un jour essuyer. Ce soir dans le salon nous criions plus fort que d'ordinaire, these go to eleven, et au sommet du volume de nos cris, Julie s'enfuit dans la cuisine, je suis habitué, je ne la suis pas, elle reviendra. Mais elle ne revient pas.

Deux heures passent et je ne crois pas qu'il reste du yogourt et je n'entends plus rien dans la cuisine. J'y vais. Elle n'est plus là. Dans un coin, la céramique du plancher a été enlevée, laissant voir un énorme trou. Julie a creusé un tunnel. Au fil des mois, à la petite cuillère, un tunnel. Et elle m'a laissé, ce soir.

Dans deux jours, alors que je serai seul avec mes deux mijoteuses, la fin du monde commencera.

« Au début, on a perdu le WiFi dans nos maisons et les petites barres sur nos téléphones, et déjà c'était la fin du monde. Peu après, des milliers de personnes sont mortes mais on ne le savait pas PARCE QU'ON N'AVAIT PLUS DE WIFI. »

Une fille pas trop poussiéreuse est un roman d'amour et d'apocalypse. Un roman d'embrassades et d'amputations. Un roman comique dans lequel tout le monde meurt.



Né en 1974, Matthieu Simard a publié son premier roman, *Échecs amoureux et autres niaiseries*, il y a quinze ans. Depuis, il a écrit de nombreux romans à succès, dont *La tendresse attendra* (Stanké) et *Les écrivements* (Alto). Il a également signé le scénario du long métrage *Ça sent la coupe*, tiré de son livre du même titre. Étant donné qu'il meurt à la fin, *Une fille pas trop poussiéreuse* sera son dernier roman.

